

BARREAU DE TOULOUSE

# Séance solennelle d'ouverture de la Conférence de Stage

31 JANVIER 1987

DISCOURS

de

M. le Bâtonnier DE CAPELLA



L'affaire Louis II de Bavière

Par Maître Yves FERES

Prix Alexandre Fourtanier

Médaille d'Or



Eloge de Saint Yves

Par Maître Raymond LABRY

Prix Laumont - Peyronnet

# L'affaire

## Louis II de Bavière

Monsieur le Premier Président,  
Monsieur le Procureur Général,  
Monsieur le Bâtonnier,  
Mesdames, Messieurs,  
Mes Chers Confrères,

Nous sommes le 15 juin 1886. L'aube d'une ultime journée de printemps se lève sur Munich, capitale de la Bavière. Six voitures noires, en cortège sombre et mystérieux s'avancent le long des artères de la ville encore toute endormie. Seuls quelques paysans venus des montagnes avoisinantes et qui préparent leurs étals pour le marché du matin jettent un regard distrait sur ce sinistre défilé qui après avoir remonté la Residenz-strasse va s'engouffrer rapidement dans le palais de la Residenz.

Bien sûr, depuis quelques jours, les rumeurs les plus contradictoires circulent sur le sort de leur Roi bien aimé. Certaines affirment qu'il aurait été déposé puis interné, d'autres relatent même qu'on l'aurait assassiné...

Et pourtant, ce qu'aucun bavarois ne sait encore, c'est que lorsque Louis II quittera le palais de la Résidenz, ce sera pour être conduit à sa dernière demeure, la crypte de la Sankt-Michael-Hoft-Kirche sur un catafalque noir, tiré par huit chevaux caparaçonnés de noir et devant une foule immense plongée dans le désespoir le plus absolu, une foule qui ignore encore tout du drame horrible qui vient de se dérouler et du terrible complot qui en a été à l'origine...

Il n'y a pas eu de procès. Il n'y a même pas eu d'instruction. Il n'y a surtout pas eu de défense...

Il y a pourtant eu un jugement ! Un jugement implacable rédigé à la hâte par des psychiatres pressés d'en finir pour ne pas avoir le temps de rendre des comptes à leur conscience ! Un jugement accablant fondé sur de seules présomptions ! Un jugement sans appel, qui concluant trop rapidement pour les besoins de la cause à la folie incurable et au

nécessaire internement d'un homme, allait décider de la mort tragique et mystérieuse d'un roi...

Un Roi pas comme les autres dont on allait retrouver le corps noyé, à quelques mètres à peine de celui du médecin chargé de le surveiller, le Docteur Von Gudden, flottant tout comme lui, dans l'eau peu profonde et trouble du lac de Stanberg, en cette triste nuit d'orage du samedi 13 juin, veille de Pentecôte...

Alors que s'est-il réellement passé ? Est-il vrai comme le révélera le très officiel rapport d'autopsie qui sera lu quelques jours après le drame par le Baron Von Lutz, chef du gouvernement, en jaquette et gants blancs devant la chambre des députés que le Roi ait été réellement fou au point qu'il n'ait plus été en état de continuer à conduire la destinée de la Bavière et qu'on ait dû l'interner au plus tôt pour assurer la sauvegarde du pays ?

Est-il vrai qu'il ait dilapidé les richesses de l'Etat en construisant pour son seul plaisir des châteaux aussi inutiles les uns que les autres ?

Est-il vrai enfin comme l'annoncera le communiqué laconique et discret publié par le gouvernement pour couper court à toute rumeur, que sa mort n'ait été qu'un banal accident, survenu lors d'une promenade nocturne au château de Berg où il aurait été interné ?

Une chose est certaine en tout cas, cette mort mystérieuse va susciter des passions sans précédent et faire rentrer bien avant l'heure ce roi dans la légende.

Des années durant, les historiens les plus réputés ne vont cesser de s'affronter à propos de la vie et surtout de la fin tragique de ce Roi si contesté, allant jusqu'à ajouter à la version officielle de l'accident, des versions aussi divergentes que celles de l'assassinat, de l'évasion ou encore du suicide...

Après la littérature, le cinéma et la télévision vont à leur tour jeter leur dévolu sur ce Roi étrange lui donnant par là-même aux yeux du grand public une notoriété sans précédent.

Tombé quelque peu dans l'oubli, Louis II de Bavière va subitement devenir un personnage à la mode. On ne compte plus ces dernières années, le nombre d'ouvrages ou de reportages qui vont lui être consacrés. Parallèlement, coïncidant avec l'engouement du moment pour les œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle, des touristes de plus en plus nombreux vont visiter les châteaux de Bavière directement issus du cerveau fertile de ce génial bâtisseur. Autant d'éléments qui laisseraient à penser que tout a été dit ou presque sur ce Roi d'un autre temps.

Paradoxalement, force est de constater que si Louis II est extrêmement connu, il demeure plus que jamais au même titre que d'autres souverains tels Louis XIV ou Louis XV à qui il vouait une admiration sans bornes et que l'on a redécouvert récemment, un éternel méconnu.

Méconnu d'abord quant à sa mort, laquelle il faut bien le reconnaître, en dépit des querelles d'historiens, reste toujours aussi mystérieuse pour les non initiés.

Mais méconnu surtout, ce qui est plus grave, quant à sa vie et au rôle qui a été le sien. Après avoir été incompris de ses contempo-

rains et condamné à mort sans avoir eu l'ombre d'une défense, Louis II de Bavière a été condamné par l'histoire.

En se faisant l'écho de la désinformation savamment orchestrée au lendemain de la mort par la famille royale, pour éviter le scandale et justifier la déposition du Roi, le cinéma a scellé à jamais dans l'esprit du public, l'image d'un souverain fantôme, disparu mystérieusement après avoir construit des châteaux, reflets de sa folie. Jugement sinon totalement faux, du moins extrêmement sommaire.

Comment dès lors ne pas essayer d'arrêter ne serait-ce qu'un instant le cours infernal de l'histoire pour tenter de rétablir la juste vérité ? Sans doute est-il trop tard pour donner à Louis II la défense qu'il n'a pas eue ? Peut-être l'Avocat s'il avait été entendu aurait-il pu plaider la cause du Roi et éviter sa fin tragique.

Mais s'il n'est plus possible d'assurer sa défense, encore est-il possible d'essayer de le réhabiliter. Faute d'avoir pu le défendre devant ses juges, il importe maintenant, tâche ô combien ambitieuse et téméraire mais ô combien exaltante de le défendre devant l'histoire.

Pourquoi dès lors ne pas profiter d'une manifestation aussi solennelle que cette audience de rentrée, pour tenter de relever le défi ? Occasion traditionnelle de mettre en valeur le rôle de l'Avocat, cette séance d'exception ne peut-elle pas être le prétexte, l'espace d'un discours, de mettre en lumière le rôle plus méconnu mais tout aussi important que peut avoir l'Avocat pour réhabiliter à posteriori celui qui a été injustement condamné ?

La Réhabilitation ne procède-t-elle pas tout comme la Défense de la même démarche, du même idéal de justice ? Ne reste-t-elle pas le seul moyen de faire triompher la vérité lorsque la voix de la Défense n'a malheureusement pas été entendue ?...

Sans doute, celle-ci de par le caractère exceptionnel qui est le sien, dépasse-t-elle quelque peu le cadre judiciaire qui lui est normalement imparti. Mais l'Avocat de par sa mission de défenseur universel de l'homme, ne doit-il pas être le premier, quelque soit le temps et le lieu, à dénoncer les injustices de tous ordres ?

Réhabiliter ne veut pas dire toutefois passer sous silence ce qui peut être gênant. Animé du même souci de vérité, tout comme la Défense, la Réhabilitation se doit d'être objective.

Défendre, n'est ce pas souvent savoir d'abord accuser ? Se faire l'accusateur pour mieux préparer la Défense. Se faire l'accusateur pour rester objectif. Ce n'est qu'à ce prix que l'Avocat peut garder la liberté de pensée et d'appréciation qui doit-être la sienne. Ce n'est qu'à ce prix que la Défense peut être cohérente, qu'elle peut être crédible.

Aussi n'attendez pas de moi un exposé partial mais bien au contraire un exposé lucide qui n'élude en rien ce qui peut être accablant...

\*  
\*\*

Louis II naît le 25 août 1845 au château de Nymphenburg. Le château de Nymphenburg, c'est cette résidence néoclassique située dans la banlieue de Munich où la famille royale a coutume de passer les vacances estivales.

L'effervescence est de règne en cette chaude matinée d'été. Maximilien, le futur père du Roi arpente à grands pas l'une des pièces du château est inquiet. Mais bien moins que le futur grand-père, du Prince de sang qui va naître : Louis I<sup>er</sup>, l'actuel souverain de Bavière qui gouverne cette dernière depuis déjà vingt ans et qui est en ce qui le concerne résolument optimiste car ce jour mémorable qui va donner, du moins on l'espère, un héritier au trône n'est autre que celui de son anniversaire. Pour lui, aucun doute possible ce sera un garçon.

Aussi lorsqu'à 12 h 30, les portes du grand salon s'ouvrent pour laisser filtrer la bonne nouvelle, le vieux Roi Louis I<sup>er</sup> a du mal à contenir sa joie.

Mais quelle curieuse coïncidence. Songez que Louis II vient de naître à l'heure exacte où naissait plusieurs dizaines d'années auparavant, son royal grand-père.

Le hasard a rapproché ces deux hommes. Mais curieusement, cela ne va pas s'arrêter là.

Comme Louis I<sup>er</sup>, Louis II se passionnera pour la construction. Bien avant que son petit-fils ne s'intéresse à l'architecture, cet amoureux éperdu de l'Antiquité qu'on surnommera d'ailleurs le Périclès Bava-rois, donnera à Munich tout ce que cette ville comporte de colonnades et de propylées.

Mais comme Louis I<sup>er</sup> surtout, Louis II sera profondément déçu par les bavarois qui lui reprocheront comme jadis à son grand-père d'avoir eu pour un être cher le même aveuglement, la même passion. A la différence près que cette passion fondra sur lui à moins de vingt ans c'est-à-dire à un âge où à peine sorti de l'enfance, on n'accepte pas les compromis, à un âge où la seule abdication possible demeure la mort.

C'est en effet un an après la naissance du jeune Louis que le vieux souverain du même nom va « s'emmouracher » d'une aventurière à scandale venue à Munich pour y trouver le succès, une irlandaise d'origine essayant de se faire passer pour une danseuse espagnole : Lola Montez. Perdant subitement la tête pour cette femme de tous les excès qui ne trouvera rien de mieux au plus fort de la crise qui l'opposera aux Münichois, que de verser sur la tête des étudiants venus manifester sous ses fenêtres, du champagne frappé et du chocolat chaud, Louis I<sup>er</sup> d'ordinaire si pingre videra sans compter les coffres de l'Etat. Cela le conduira directement à l'abdication deux ans plus tard.

Son fils Maximilien lui succèdera mais par là-même ce dont n'aura pas conscience Lola Montez, c'est qu'en provoquant la chute de Louis I<sup>er</sup>, elle fera monter sur les marches du trône le jeune Louis à un âge qui sans être suffisant pour pouvoir lui faire comprendre les devoirs qui seront les siens le sera néanmoins pour entretenir et déformer chez lui le sentiment qu'il est le Prince Royal de Bavière.

Mais si sa vie sera curieusement une redite de celle de son grand-père, plutôt que de hasard, ne devrions-nous pas alors parler de destinée ? Destinée, le mot est lâché. Pour comprendre en effet le personnage et la vie de ce Roi si contesté, il faut, me semble-t-il, essayer objectivement de faire la part des choses entre tout ce qui était certainement héréditaire et tout ce qui au contraire a pu conditionner sa personnalité. L'héréditaire et l'acquis, voici encore le réel problème.

L'héritaire, c'est d'abord incontestablement ce qui résulte des différents mariages consanguins qui ont affecté tout au long de l'histoire la famille des Wittelsbach. En remontant la généalogie, les exemples sont nombreux de souverains excentriques avoisinant la folie. D'ailleurs, le jeune frère du Roi Othon qui naîtra quelques années plus tard s'exilera très tôt dans le royaume de la nuit. Othon sujet de scandale permanent qui traversera en pleine messe dominicale, la cathédrale de Munich, nu comme ver, un sabre à la main en criant : « Vive l'Empereur. »

Il serait toutefois abusif de croire comme l'ont écrit la plupart des historiens que Louis II était fou parce que ses ancêtres étaient fous. Présenter Louis II comme le résultat implacable d'une lignée familiale en pleine dégénérescence est quelque peu excessif. Si le moins qu'on puisse dire est que les Wittelsbach ne brillaient pas par leur stabilité de caractère et leur mesure, ils n'étaient pas pour autant marqués du sceau indélébile de la démence.

Si hérédité il y a, elle ne saurait être issue de cette seule branche car si Louis II est un Wittelsbach par son père, il est également un Hohenzollern par sa mère, or force est de constater que dans cette famille aussi les tares n'étaient pas absentes. Le cas Louis II est davantage la conjonction accidentelle de deux sangs qu'un résultat unilatéral.

Un chose est sûre en tout cas. Les experts qui se sont penchés sur le dossier du Roi sont formels. Il avait dès la naissance les germes de cette maladie qui n'allait cesser de s'amplifier jusqu'à la fin de ses jours pour le posséder toujours davantage, cette maladie qui portait déjà un nom tristement célèbre : la Paranoïa. D'ailleurs les innombrables photographies qui ont été faites du souverain tout au long de sa vie, le montrent toutes avec un regard lointain comme dressé au ciel et ce dès sa plus tendre enfance.

Mais justement l'enfance, voilà le véritable acquis. Très tôt sa nourrice atteinte d'une forte fièvre va le priver d'allaitement. Cet arrêt brutal, sera considéré comme un renseignement sérieux par les spécialistes. Le Docteur Robin, psychiatre éminent, écrira : « Sur les premiers soins, on dispose d'un seul renseignement mais il est d'importance; d'autre part, Louis II va passer la plus grande partie de son enfance dans le château d'Hohenschwangau, édifié par son père dans le plus pur style moyenâgeux, sur les ruines d'un ancien château féodal, dont la légende veut qu'il ait été celui de Lohengrin, le chevalier au cygne.

Ce cadre aura une influence considérable sur la personnalité du jeune roi. Réalisé à partir de plans dressés non par un architecte mais par un peintre de théâtre, cette vaste bâtisse retracera tel un gigantesque colorama fait de fresques peintes, des murs au plafond, toutes les vieilles légendes germaniques. Ces mêmes légendes que Louis II retrouvera plus tard dans l'œuvre de Richard Wagner ce qui expliquera son engouement précoce pour ce musicien et surtout pour ce philosophe. Il faut savoir, en effet, que contrairement à l'idée qu'on en a généralement, c'est plus à la philosophie wagnérienne empreinte de toute la tradition germanique qu'à la musique proprement dite que le Roi sera sensible.

Ce goût de mise en scène chargée, de l'évocation répétée jusqu'à en devenir lassante, Louis II en héritera en le poussant au paroxysme.

Sa première vision de l'extérieur étant ce décor, toute sa vie il vivra dans le carton pâte, la machinerie d'opéra et les perspectives en trompe l'œil.

Enfin il est important de noter que c'est dans ce cadre et pour cause que se produiront ses premières hallucinations. Loin de constituer l'univers reposant qui lui aurait été plus qu'à tout autre indispensable, cet environnement fantasmagique, fournissant à sa maladie le terrain de prédilection idéal, ne fera que susciter toujours davantage chez le Roi ce qui deviendra ultérieurement sa seule raison de vivre : l'imaginaire et le rêve.

Ce d'autant plus que le rêve va très tôt représenter pour lui un véritable moyen d'évasion. C'est en 1854 que va se produire la première catastrophe affective de sa vie. Il a neuf ans et à cette occasion son père va décider dans le seul but de lui inculquer en peu de temps une culture universelle, de substituer à sa bonne vieille gouvernante Sybille Von Meilhaus, dont le Docteur Robin écrira qu'elle avait pratiquement remplacé sa mère, un précepteur qui n'aura de précepteur que le nom : le Comte de La Rosée. Major général des armées, ce militaire va imposer au futur souverain une discipline de fer qui étant à l'opposé du caractère rêveur du jeune Louis n'aboutira qu'à le rendre encore plus distrait et absent. A tel point que pour fixer son attention, le pauvre La Rosée ne trouvera d'autre solution que de donner à tous les serviteurs de la maison royale, contrairement à la tradition sur ce point de la Cour de Bavière, l'ordre de s'incliner devant son passage et de l'appeler Altesse Royale.

Parallèlement, Louis sera élevé à la dure. Nourriture frugale, sommeil insuffisant et travail quotidien de 5 h 30 du matin à 8 heures du soir composeront la toile de fond de ses années tendres. Des drames de Schiller qu'il maîtrisera à 13 ans aux mathématiques, en passant par la chimie, l'instruction militaire, les langues mortes ou le piano, rien ne lui sera épargné.

Le sentiment que tout lui est dû va se heurter déjà à la triste réalité. Ce contraste entre la flagornerie dont il sera entouré et l'austérité spartiate de son éducation créera le véritable déséquilibre de sa vie qu'il ne pourra vaincre qu'en fuyant.

Enfin dernier éléments de l'acquis et non des moindres qui pèsera lourd dans la balance : l'absence d'affection. Lui qui, de par sa maladie, aurait eu besoin d'être encore plus entouré ne trouvera pour seule compagnie que le reflet de lui-même.

Aucun contact avec ses parents qu'il ne verra qu'aux repas. Aucun ami de son âge à qui se confier, seul son frère Othon et le poids toujours plus écrasant de la solitude...

Après l'enfance, l'adolescence. Et c'est précisément en pleine adolescence que Louis II va faire la découverte de sa vie, celle qui va révolutionner toute son existence : Richard Wagner. Sans doute sa bonne vieille gouvernante lui avait-elle révélé très tôt la légende du chevalier au cygne. Sans doute connaissait-il par cœur à 12 ans les livrets de Lohengrin et de Tannhäuser mais il manquait encore un

déclat. Le déclat sera la représentation de Lohengrin à laquelle il va assister le 2 février 1861 au théâtre royal de Munich. Le choc sera immense. Désormais, Louis n'aura plus qu'un souhait : rencontrer son idole, son maître spirituel, celui qui induira toute sa vie.

Aussi, lorsqu'à la mort de son père, il va être couronné Roi le 12 mars 1864 à l'âge de 18 ans et demi, son premier ordre va-t-il être d'envoyer le chef du cabinet royal, le Baron Von Pfitermeister à la recherche du compositeur qui, exilé de Dresde comme révolutionnaire depuis 1848 et criblé de dettes, se cache quelque part en Europe.

Après plusieurs semaines de recherches incessantes, l'émissaire royal va finir par découvrir le musicien dans un hôtel de Stuttgart où il essaie de garder l'anonymat. Essuyant échec sur échec, rejeté de partout, Wagner, désespéré, n'arrive même plus à composer. Témoin de sa détresse, sa propre épitaphe rédigée quelques jours auparavant : « Ici repose Wagner qui n'était rien devenu, pas même chevalier dans l'ordre des plus misérables. »

Aussi quelle ne va pas être sa joie en ouvrant le pli royal que va lui remettre Pfitermeister, de trouver une invitation officielle de S.M. le Roi de Bavière, à venir le rejoindre à München.

Il ne sait pas encore que la phrase qu'il a écrite dans sa préface du poème des Nibelungen, « Se trouvera-t-il le Prince qui rendra possible la représentation de mon œuvre », est en passe de se réaliser, que son appel au secours a été entendu.

Il faut, en effet, noter que c'est à Louis II, par son aide désintéressée à cet être humainement si peu recommandable qu'était Wagner, que l'on doit le triomphe tardif de la musique de l'avenir. Toute sa vie, se mettant par là-même toujours davantage à dos son bon peuple bavarois, il ne cessera de subvenir financièrement aux besoins du compositeur lequel à la limite de la goujaterie, réclamera des subsides de plus en plus importants.

En dépit des brouilles et des désillusions, Louis restera fidèle à la promesse faite à l'occasion de leur première rencontre au palais de la Residenz, en ce printemps 1864. Le lendemain de ce moment inoubliable il écrira à Richard ces quelques mots : « Soyez persuadé que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour compenser vos souffrances passées. J'écarterai à jamais de votre tête les médiocres soucis de la vie de chaque jour. Je vous ménagerai la paix à laquelle vous aspiriez afin que vous puissiez déployer les ailes puissantes de votre génie dans le pur éther de votre art éniurant. Vous avez été sans le savoir, la seule source de mes joies et dès ma tendre adolescence mon ami, celui qui comme nul autre aura su parler à mon cœur, mon meilleur maître, mon éducateur. Je veux de mon mieux m'acquitter de tout cela envers vous. Avec quelle joie ai-je aspiré au temps où je pourrais le faire ! J'osais à peine nourrir l'espérance d'être si tôt en état de vous prouver mon amour... »

Peut-on songer plus belle profession de foi ?

Quoiqu'il en soit pour Wagner les soucis d'argent sont terminés. Louis va éponger les dettes du musicien et l'installer dans une villa au bord du lac de Starnberg à quelques pas du château de Berg où il réside. Il serait toutefois illusoire de croire que les soucis du compositeur vont cesser pour autant.

A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, le Roi va envoyer chercher l'objet de ses passions pour lui demander de déclamer les plus belles pages de ses œuvres. Très vite exaspéré par ce rythme d'enfer, le musicien lassé à son âge déjà mûr de s'asseoir sur l'herbe à minuit va demander à son bienfaiteur de l'installer à Munich et de lui donner les moyens de vivre dignement.

Dès l'automne 1864, Louis va installer le compositeur dans le luxueux palais de la Briennerstrasse situé dans l'une des rues les plus élégantes de la ville.

Mais à quoi sert le cadre sans la compagnie ? Sous prétexte de préparer « Tristan », le compositeur va demander à Louis l'autorisation de faire venir à Munich un couple de chanteurs : les Schnorr, ainsi que le chef d'orchestre de la future création : Hans von Bulow.

En fait, ce que voulait Wagner, c'était continuer une intrigue amoureuse commencée quelques temps auparavant avec la femme de ce dernier, la fille du grand Liszt : Cosima. Cette même aventure qui en devenant un réel scandale, défraiera ultérieurement la chronique internationale.

En attendant Wagner va dépenser sans compter pour son « modeste logis ». Cette débauche de luxe va finir par irriter les Münichoïses, inquiets pour leurs finances. Pfitzmeier et Pfordten, le chef du gouvernement, Pfi et Pfo comme va les appeler Wagner, exaspérés de recevoir facture sur facture, vont essayer de brouiller Louis et Richard en rapportant au Roi que ce dernier aurait parlé de lui dans une conversation sans doute imaginaire, comme de son valet. L'effet va être immédiat : le Roi va refuser de recevoir Wagner.

Aussitôt profitant de cette odeur de disgrâce la presse va se déchaîner contre celui qu'on surnomme déjà non sans ironie « Lolus ». Une première cabale éclate. Ce d'autant plus que l'on craint que le compositeur ait trop d'emprise sur le souverain qui déserte de plus en plus les réunions officielles. Impression totalement erronée car loin de se consacrer à Wagner, avec lequel les rapports sont devenus lointains depuis la période de Berg, Louis est aux affaires du royaume, se tenant constamment informé de la situation politique en Allemagne et en Europe.

Très vite cependant la cabale va tourner court car après une lettre de Wagner les deux hommes vont se réconcilier. Elle aura néanmoins pour effet de commencer à aigrir Louis contre les Münichoïses.

Wagner, rassuré, va donc pouvoir se consacrer pleinement à la préparation de « Tristan ». La date de la représentation est fixée au 15 mai 1865. Louis est en effervescence en attendant ce grand moment. Hélas, on apprend l'après-midi de la première que la représentation est reportée sine die, la cantatrice étant malade. En réalité, Malvina Schnorr a pris le matin même un bain trop chaud. La vapeur d'eau a eu raison de ses cordes vocales...

Louis est atterré. Comment est-ce possible ? Après bien des incertitudes, une nouvelle date est arrêtée : celle du 10 juin. Enfin au grand bonheur du Roi, le jour tant attendu arrive. Lorsque la musique se tait, le Roi est bouleversé. Le soir même au comble de l'excitation, se prenant pour Isolde, il enverra à Tristan ce billet déjà révélateur

de l'avancement de la maladie : « Unique, bienheureux, ineffable plénitude, sombrer, blessé d'extase, inconscient, volupté suprême, œuvre divine. Eternellement fidèle par delà la mort. Louis. »

A l'issue de la quatrième et dernière représentation, son exaltation sera telle qu'il regagnera le château de Berg à la grande surprise des cheminots bavarois, juché sur la locomotive de son train spécial en sifflant à tue-tête le prélude et la mort d'Isolde.

Le succès de « Tristan » va laisser quelque répit à Wagner en calmant pour un temps ses détracteurs. Mais très vite la cabale va reprendre. Pour couper court aux intrigues Louis va inviter Richard à passer huit jours à Hohenschwangau. Huit jours de fête et de feux d'artifice qui resteront à jamais gravés dans l'esprit du Roi.

Mais de retour à Munich, Louis va trouver la presse déchaînée qui de surcroît pour la première fois va le mettre en cause directement. Désormais, la rupture entre le Roi et ses sujets va être sérieuse. Plein d'enthousiasme pour assurer le bonheur des Bavarois au début de son règne, Louis II qui écrivait le soir-même de son couronnement à sa vieille gouvernante : « Le bien-être de mon peuple et sa Paix sont les conditions même de mon propre bonheur », désertera de plus en plus la capitale pour se réfugier dans ses rêves.

Obligé par ses ministres de choisir entre l'intérêt de la Bavière et Wagner, Louis faisant passer au premier plan, comme chaque fois qu'il en aura l'occasion, l'intérêt de son pays, se résoudra la mort dans l'âme à renvoyer le compositeur. Cette fois-ci, c'en est trop. Après avoir attaqué ses ministres dans un article anonyme reconnu par tous, Wagner s'est permis dans une longue lettre de lui dicter ce qu'il avait à faire. Il faut noter, en effet, que jamais le Roi ne se laissera influencer par le compositeur dans les affaires de l'Etat. Le lendemain de cette pénible décision, il lui écrira : « J'ai été obligé d'agir comme je l'ai fait mais mon amour pour vous durera éternellement. Ne doutez jamais de la fidélité de votre meilleur ami. »

Mais quels étaient donc les rapports du Roi de Bavière avec celui qu'il appelait l'ami avec un grand A dans toute leur correspondance ? Nous voilà parvenus au brûlant du dossier : la question tant débattue de la nature homosexuelle de Louis II. Elle est incontestable. Il semble, en effet, que le Roi n'ait jamais eu de contacts charnels avec des personnes du sexe féminin. Tout au plus des rapports platoniques ponctuels avec des actrices incarnant certains rôles...

C'est dans le cadre des représentations de Marie Stuart que le Roi va faire la connaissance d'une actrice hongroise jouant le rôle principal, Lila von Bulöwsky. Fortement impressionné par son jeu de scène, dès la fin du second acte, Louis va lui faire parvenir d'immenses gerbes de fleurs. A la fin de la pièce, c'est au milieu d'une loge transformée en serre que l'actrice reçoit une invitation du Roi à le rejoindre sur l'île des Roses au milieu du lac de Stanberg. Après avoir fait ouvrir la crypte de la chapelle royale afin de dire quelques prières pour le repos de l'âme de la pauvre Reine d'Ecosse, Louis attend de pied ferme sur l'île l'élue de son cœur. Se voyant déjà transformée en Pompadour bavaroise, l'actrice s'est munie d'une robe des plus osée. En la voyant débarquer dans cette tenue transparente, à minuit précise

sur l'île par un beau clair de lune, le Roi n'en croit pas ses jumelles. Est-ce vraiment ainsi qu'on se vêt en Ecosse ?

Mais Louis ne connaît pas encore les choses de la vie. Toute la nuit se passe à arpenter de long en large la roseraie et à réciter les grandes scènes d'amour du répertoire. Marie Stuart ne suffisant plus, on met Gœthe et Egmont au répertoire. La belle Lila attend avec impatience le moment du baiser, mais au moment fatal le Roi se dérobe. A l'aube, qui reconnaîtrait dans cette pauvre femme qu'on remarque avec une robe toute déchirée par les épines de rose et couverte de boue, la célèbre actrice du théâtre royal ?

Quelques semaines après, Louis la fait mander à Hohenschwangau. Entre temps on avait sermoné la dame. « Surtout pas d'imprudences. Vous abordez un chevreuil au fond des bois. Soyez pensive et réservée, à peine quelques langueurs. Surtout voilez vos appâts. Soyez une apparition, un pur esprit, un rêve. » Après être restée de glace, la malheureuse actrice pénètre dans la chambre à coucher. Soudain n'y tenant plus, sans doute inspirée par la fresque du baiser de Renaud et d'Armide en proie au désir le plus fou, elle se précipite sur le Roi et se met à l'enlacer. Louis a juste le temps de se jeter sur la sonnette pour appeler un valet en lui montrant du doigt sur le coin du lit, l'actrice qui se rajuste : « Ren conduisez Madame qui désire une voiture. » Quelques mois plus tard il écrira à un de ses ministres : « Cette bête impudente de Bulöwsky peut aller au diable, je n'en ai cure. »

Après avoir passé quelques temps à se remettre de ses émotions, Louis va se retrouver entraîné dans une nouvelle aventure. Cette fois-ci il s'agit d'une chanteuse Joséphine Scheffzkg qui interprète Elsa, rôle qui a la faveur du Roi. Fortement impressionnée par le scénario traditionnel des fleurs, cette cantatrice croyant, elle aussi, son heure venue, propose au Roi de venir à minuit au Palais Royal chanter la romance d'Elsa. Le Roi, que le romanesque n'effraie pas, accepte et fait aussitôt illuminer le jardin d'hiver et son petit lac artificiel. L'orchestre étant dissimulé derrière un écran de fleurs, la diva monte en bateau et commence son grand air tandis que le Roi resté sur la berge déguste à petites gorgées du champagne rosé. Soudain alors que le Roi semblait gagner le Nirvana, au beau milieu du grand air, peut-être sous le coup du champagne ou de quelque sentiment exagéré, l'actrice se jette à l'eau en criant : « Prends-moi mon Maître. » Sans sourciller, Louis sonne un valet : « Veuillez sortir cette Dame du lac et la faire sécher. »

La véritable nature du Roi semble s'être révélée peu avant son couronnement par une aventure avec son aide de camp : le Prince Paul von Taxis. Aventure qui se poursuivra longtemps encore puisque durant l'été 1866 le Baron von Pfordten aura la surprise d'apercevoir au beau milieu des roses sur l'île du même nom, le Prince déguisé en Lohengrin, poursuivi par le Roi habillé quant à lui en Frédéric Barberousse.

Mais si on est sûr que ce ne sera pas le dernier amant de Louis rien ne permet d'affirmer avec certitude que ç'ait été le premier. Quoiqu'il en soit, il est pratiquement établi aujourd'hui que Wagner n'a pas succombé. La différence d'âge ayant peut-être joué en ce sens. Il semble qu'en réalité le Roi ait ici encore idéalisé cet amour au plus

haut point. Quant au vocabulaire utilisé entre les deux hommes, n'oublions pas que nous sommes en pleine période romantique et que ceci explique largement cela.

En ces quelques semaines Louis a profondément vieilli. Il vient à peine en se séparant de Wagner d'éviter l'émeute de la rue que déjà une nouvelle menace se profile à l'horizon, une menace qui porte un nom terrible : Bismarck.

Bismarck qui avait eu l'occasion de rencontrer le Roi à un repas officiel peu de temps avant son couronnement et qui gardera à partir de cette courte entrevue toute sa vie le Roi en très haute estime, allant jusqu'à dire dix ans après sa fin tragique ce qui est particulièrement élogieux venant d'un homme aussi habile que lui, que c'était « un souverain clairvoyant en affaires ».

Pour l'heure, voulant assurer la domination de la Prusse sur une Allemagne unifiée, le Chancelier de Fer va faire éclater une guerre dont il sait qu'elle assurera sa suprématie. Louis, qui a horreur de la guerre car elle n'apporte que tristesse et désolation, va se résigner à signer entre deux oreillers dans un de ses refuges de montagne, l'ordre de mobilisation.

Mais avec une finesse politique remarquable ayant compris très tôt le jeu du Chancelier, le Roi, tout en rentrant officiellement en guerre contre la Prusse aux côtés de l'Autriche, pour satisfaire à la politique de ses prédécesseurs, et contenter l'opinion, va s'arranger pour faire jouer à l'armée bavaroise un rôle de potiche de façon à ce que Bismarck dont il sait pertinemment qu'il sera victorieux, n'en tienne pas rigueur à son pays et lui conserve au contraire une place privilégiée dans l'Allemagne du Sud.

Sa vision politique va se révéler exacte. La confédération germanique est dissoute. La Prusse annexe les duchés du Nord, démantèle l'Autriche mais conserve à la Bavière grâce à son attitude une place privilégiée dans le Sud. Louis a gagné. Seul contre tous sa clairvoyance politique s'est imposée. A vingt et un ans il vient de démontrer ses qualités de monarque. Mais la guerre l'a considérablement mûri. L'adolescent est devenu homme. Le Roi a laissé la place au souverain...

Il est d'ailleurs étonnant de constater que toutes les fois qu'entre deux escapades en montagne ou entre deux assauts de sa maladie, le Roi prendra une décision, celle-ci se révélera extrêmement sensée et profitable pour la Bavière.

Profitant de la popularité soudaine que va lui occasionner sa réussite politique, Louis va remplacer « Pfi et Pfo » qui le gênent par un libéral : le Prince Hohenlohe, pensant que celui-ci tolèrera le retour de l'Ami.

Pendant toute cette période, en effet, Louis avait très mal supporté l'exil de Wagner. Durant son absence il avait demandé à sa jeune cousine Sophie passionnée de musique et ardente défenseur de Wagner de venir à la Résidenz, faire revivre au piano les plus belles pages de l'Ami. Il avait surtout connu Sophie lorsque plus jeune, il allait jadis rendre visite à sa sœur aînée Elisabeth au château de Possenhofen, de

l'autre côté du lac de Stanberg, avant que celle-ci ne devienne Impératrice d'Autriche et comme lui prisonnière de son destin.

Mais que s'est-il réellement passé quand on connaît la véritable nature du Roi pour qu'au lendemain d'un bal donné à la Résidenz, Louis se précipite à sept heures du matin au château de Possenhofen où réside la famille d'Autriche, pour demander sa main à ses parents ? Il y a d'abord le fait que son écuyer le Comte Von Holstein et le Prince Von Taxis venant de se marier, le mariage va apparaître au Roi comme une saine résignation, lui qui luttera toute sa vie contre ses tendances sexuelles. Mais il y a surtout le fait que ce qu'il aimait en elle, c'était Richard, Richard à qui il annoncera d'ailleurs le premier la nouvelle du mariage.

Les fiançailles ont lieu. On arrête la date du mariage mais curieusement au fur et à mesure que celle-ci va se rapprocher Louis va chercher à l'éviter. D'abord en voyageant à travers l'Europe notamment à Paris où après avoir découvert l'exposition universelle il sera subjugué par Versailles. De son séjour, datera son amour immérité pour tous les souverains français, Louis XIV, Louis XVI et Marie Antoinette. Puis en faisant reporter à plusieurs reprises la date prévue. Enfin, après bien des atermoiements on va finir par annoncer l'annulation pure et simple de la cérémonie. Cela va avoir pour principal effet de brouiller le Roi avec sa confidente de toujours, Sissi qui lui reprochera de s'être joué de sa sœur. Cette nouvelle rupture aura des conséquences dramatiques sur la santé du Roi. Désormais, Louis II va tourner le dos à la vie et se couper de tout. Après avoir construit ses rêves, il va maintenant les vivre intérieurement en se perdant toujours davantage dans le royaume de la nuit.

Le seul intermède agréable sera la venue de l'Ami à Munich en 1868 pour la création des Maîtres Chanteurs. Il sera hélas de courte durée car le scandale de Cosima ayant éclaté et la presse recommençant à s'agiter Wagner va très vite quitter la capitale Bavaroise.

Soudain éclate la guerre de 1870. La France déclare la guerre à la Prusse. De nouveau le Roi se trouve confronté à un problème politique fort délicat; faut-il honorer le traité d'alliance imposé par Bismarck en 1866 aux états du sud et rentrer en guerre aux côtés de la Prusse contre la France avec tout ce que cela entraîne. La France qui fit de la Bavière en 1805 un royaume... La France qui fût celle du Roi Soleil et du grand siècle... Faut-il au contraire rester neutre. Mais alors qu'advient-il de la Bavière si la Prusse gagne ? Bismarck ne pardonnera jamais la rupture du traité d'alliance.

N'écouter ici encore que l'intérêt de son pays, animé du seul souci de préserver l'indépendance bavaroise, Louis II va se résigner à soutenir Bismarck contre son allié de cœur, cette autre partie de lui-même depuis qu'il a découvert Versailles et les souverains français.

Une fois de plus, sa stratégie politique va être couronnée de succès. La France est battue à Sedan le premier septembre 1870. La Bavière est sauvegardée. Bismarck reconnaissant va lui réserver une situation privilégiée dans le sud. On cesse de parler d'indépendance pour parler d'autonomie. A vingt-cinq ans Louis vient de remporter une nouvelle victoire.

La Bavière étant devenue toutefois une colonie prussienne, Louis va se désintéresser de la politique et laisser aux ministres le soin d'expédier les affaires courantes pour se consacrer pleinement à sa nouvelle passion la construction de châteaux. A quelques pas d'Hohenschwangau, le haut pays des cygnes, Louis va faire construire Neuschwanstein, la nouvelle pierre du cygne, qu'il dédiera tout entier à Wagner et à ses héros d'opéra. Après un nouveau séjour en France pour recueillir de la documentation Louis édifiera d'abord la maquette, Lienderhof, puis la véritable copie de Versailles : Herrenchiemsee. Tout y sera jusqu'au majestueux escalier des ambassadeurs que nous n'avons plus.

Menant de front la construction de plusieurs châteaux à la fois, Louis dessine lui-même les plans et veille au respect des moindres détails. Ces mêmes détails qu'il va apporter à la réalisation des pièces de théâtre qu'il va faire monter pour son propre plaisir. Un nombre impressionnant : plus de 250 représentations privées entre 1873 et 1886.

Après la période consacrée au Roi Soleil et l'engouement pour les tragédies romaines, voilà maintenant que le Roi va se passionner pour les pièces exotiques. Sur chaque pièce, Louis lit beaucoup et rédige des mises en scène très détaillées qui vont apporter bien des soucis à la vie jusque là tranquille de l'intendant du théâtre Possart.

Ce dernier est au désespoir lorsque le Roi lui fait savoir que pour une pièce indienne dont la première doit avoir lieu incessamment, il exige une réplique exacte de l'Himalaya. « Le Roi veut une vraie forêt vierge, se plaint-il, avec des oiseaux de Paradis, des éléphants et encore bien d'autres animaux ».

Après avoir loué non sans mal un éléphant au zoo et déguisé deux valets en girafe comptant sur la baisse d'acuité visuelle du Roi, le malheureux Possart attend le soir de la première dans l'angoisse. Enfin, la représentation a lieu. Possart respire, tout semble s'être bien passé. Mais, le lendemain arrive un billet du Roi : « Possart, ne nourrissez pas trop les animaux, laissez-les un peu affamés sur la scène. Vous apprendrez que les animaux ne se promènent pas simplement dans la forêt. Ils y viennent pour chercher de la nourriture. » L'anecdote ne nous dit pas si la cuisse de l'un des acteurs fit les frais de la mise en scène...

C'est d'ailleurs au théâtre alors que le Roi est en pleine crise Hugolienne et qu'il dévore à une vitesse étourdissante toutes les pièces du génial auteur, qu'il va rencontrer celui qui va devenir son favori pour un temps : Joseph Kainz.

Le Roi l'a remarqué dans le rôle de Didier de Marion Delorme. Après avoir comme à son habitude, submergé de fleurs le malheureux acteur et l'avoir invité à Lienderhof pour déclamer plusieurs jours durant tout le répertoire romantique, Louis s'est mis en tête de l'emmener avec lui en Suisse, escalader le Rütli sur les traces de Guillaume Tell, afin de le préparer à jouer la célèbre pièce de Schiller.

Tout est prévu pour conserver l'incognito. Le Roi et Kainz doivent voyager sous les pseudonymes du Marquis de Savigny et de Didier. Hélas, quarante huit heures plus tard, le pays entier est au courant de l'escapade.

Il faut dire que le Roi a tout fait pour cela. Rien de moins que six officiers, une demi-douzaine de valets de pied et deux cuisiniers compo-

sent l'équipage. De surcroît, comme Louis a une peur malade des tunnels, il a exigé pour plus de sûreté que le train spécial soit conduit par le directeur des chemins de fer lui-même, en l'occurrence un vieil ingénieur bedonnant et myope qui bien entendu n'a jamais conduit de train de sa vie.

Pour Kainz le voyage d'agrément va tourner au supplice. A chaque tunnel et Dieu sait que l'itinéraire vers la Suisse n'en sera pas dépourvu, le Roi tremblant de peur va se hisser sur ses genoux.

Mais le malheureux est loin d'être tiré d'affaires. A peine l'équipage royal est-il arrivé à pied d'œuvre, que le Roi va décider aussitôt d'entreprendre l'escalade. Pas le moindre roc ne sera épargné au pauvre Kainz. Plus question de dormir ou de manger. Il faut qu'à tout moment il soit prêt devant tel paysage à réciter le passage approprié. Après quelques jours de ce traitement « dramaturgique », les nerfs de l'acteur sont à bout. Cela d'autant plus que Louis qui adore la sonorité du cor des Alpes n'a rien trouvé de mieux que de faire disposer les joueurs des villages alentours au sommet de toutes les collines avoisinantes, en leur donnant comme consigne de jouer sans relâche du crépuscule à l'aube.

Enfin le moment tant attendu arrive. Après deux semaines de cet environnement de rêve, le convoi royal est au pied du Rütli. Louis décide dès deux heures du matin de tenter l'ascension selon un itinéraire minutieusement établi. Kainz escaladera le versant sud, le Roi se réservant quant à lui en voiture, l'autre versant plus praticable. Aux premières heures de la matinée, Louis est arrivé au sommet et fait déboucher le champagne. Mais où est Melchtal ? Où est Kainz s'étonne le roi ?

Attendu à midi, ce n'est qu'à minuit que le pauvre acteur va finir par émerger de derrière un rocher après avoir eu les plus grandes peines du monde à se débarrasser dans la vallée, des vaches qu'il prenait pour des taureaux. Sans perdre une minute le Roi va lui demander de déclamer la fameuse tirade de Melchtal.

La voix de l'acteur s'élève dans un long baillement, une sorte de plainte dépourvue de toute mélodie. Le Roi est horrifié. Comment est-ce possible ? Un mois d'efforts pour en arriver là. Pris d'une soudaine rage, il se tourne vers l'acteur : « Puisque vous avez envie de dormir, dormez. Pour moi, tout ceci m'insupporte dès l'instant où l'on est obligé de prier quelqu'un. Bonsoir donc et adieu ». Et tournant les talons, il redescend aussitôt le Rütli, laissant l'acteur épuisé et confondu sur un roc à la belle étoile.

Avant Kainz, venaient de se succéder Richard Hornig et le Baron de Varicourt. Si Varicourt et Kainz profiteront du Roi, Hornig en revanche le servira fidèlement pendant plus de quinze ans. Et puis un jour ce sera la brouille stupide, celui-ci ayant fait réaliser pour des raisons d'économie une statue en plâtre au lieu d'être en pierre.

Entre temps, Louis financera la construction du théâtre de Bayreuth et sauvera de la ruine le premier festival, après l'échec financier de la création de la Tétralogie le 6 août 1876, en invitant Wagner à Munich pour diriger le Ring.

Le 12 novembre 1880 sera le dernier grand jour des deux hommes. Après que Wagner ait dirigé l'orchestre de la Cour dans le prélude de

Parsifal, Louis demandera une deuxième audition puis enfin le prélude de Lohengrin. Wagner outré que l'on puisse comparer Parsifal à Lohengrin, remettra la baguette au directeur de l'orchestre et partira vexé.

Ainsi, le dernier grand rendez-vous des deux hommes aura été manqué. Certes, en 1882, Louis prêtera l'orchestre de Munich pour la création de Parsifal, à l'occasion du deuxième festival de Bayreuth qui sera cette fois grâce à cela largement excédentaire. Mais Richard et Louis ne se reverront plus. Après avoir rendu grâce à son bienfaiteur dans une dernière lettre, le compositeur s'éteindra au Palais Vendramin à Venise, le 13 février 1883.

Devant ce choc immense, Louis sombrera définitivement dans la folie et l'homosexualité. Il règlera le retour du corps de l'Ami et se consolera en écoutant ses œuvres, mais jamais plus ce ne sera comme avant, cette longue amitié venant subitement d'être brisée par la mort.

Ne fréquentant plus guère d'intellectuels, le Roi trouvera désormais son bonheur parmi des paysans ou des écuyers qui deviendront tour à tour ses hommes de confiance. Il essaiera d'oublier en organisant de folles soirées rupestres où les vêtements tomberont au premier coup de sifflet.

Les ministres ne pourront plus approcher le Roi que par valets interposés à condition toutefois de respecter les règles de protocole du moment car durant sa passion orientale, le Roi mettant en pratique un minutieux cérémonial chinois exigera qu'on ne l'approche que masqué et pas à moins de trois mètres.

Une seule personne pourra désormais approcher le Roi librement. Ce sera Sissi qui comme lui supportera le lourd fardeau de la couronne. Malgré la brouille des fiançailles, c'est elle qui fera le premier pas, comprenant que son royal cousin est plus à plaindre qu'à blâmer. Ils se retrouveront souvent sur l'île des Roses, à mi-chemin entre Berg et Possenhofen où ils se laisseront des messages mystérieux dont seul Dieu et les roses connaîtront les secrets...

Pendant ce temps à Munich, les choses vont se précipiter. Le procès du Roi fou va commencer. Lassé des excentricités du souverain et ne supportant plus de recevoir les ordres par l'intermédiaire de vulgaires valets, le chef du gouvernement Von Lutz et ses ministres vont tout mettre en œuvre pour déposer le Roi.

Pour rapporter les preuves de sa folie, Von Lutz va dépêcher sur place des domestiques espions lesquels vont raconter les pires choses : que le Roi torturerait ses valets en disgrâce, qu'il donnerait des ordres insensés pour exécuter les ministres qui l'auraient offensé...

Seulement voilà, le rapport des espions ne suffit pas pour déposer le Roi. Sa folie ne nuit en rien aux affaires de l'Etat puisque respectueux de la constitution, il laisse le champ libre au gouvernement.

En tout état de cause, il faut agir avec la plus grande prudence car le Roi est devenu vers la fin de sa vie très populaire dans son royaume et on peut légitimement craindre que le peuple ne se porte au secours de son souverain. D'autant plus qu'on redoute que Louis n'appelle à la rescousse Bismarck avec qui il a toujours entretenu d'excellentes relations.

Alors à défaut de preuves, on va utiliser des prétextes : les chiffres. Chiffres du théâtre d'abord car les représentations privées coûteront cher sans rapporter le moindre centime. Chiffres de Bayreuth ensuite. Chiffres des châteaux enfin car Louis qui s'est mis en tête de construire Falhenstein, une sorte de super Neuschwanstein après avoir épuisé sa liste civile, demande de nouveaux crédits. Cela toutefois après avoir sollicité au préalable, non sans une certaine lucidité, que l'on prenne un décret frappant d'insaisissabilité les biens royaux.

Après avoir demandé à l'oncle du Roi, le Prince Luitpold s'il accepterait de prendre la Régence, le cabinet va constituer à partir des ragots de ses espions un rapport accablant à base de seules présomptions et demander au directeur de l'asile de Munich, le Docteur Von Gudden et à deux de ses collègues d'en tirer en termes médicaux les conclusions. Le verdict sera foudroyant. Sans même avoir vu ou entendu le Roi, la commission estimant que la maladie a complètement détruit chez lui l'exercice du libre arbitre et que les choses ne pourront aller qu'en empirant, va décider à l'unanimité de son internement.

Renversant la clause de la constitution selon laquelle la Régence doit être proclamée si le Roi est empêché de régner pendant plus d'un an, la commission avec une particulière habileté révélatrice du complot, décidera que la maladie durera plus d'un an et de facto, proclamera la Régence.

La suite sera des plus simple. Une délégation composée de membres du gouvernement, du Docteur Von Gudden et de quelques infirmiers ira jusqu'à Neuschwanstein pour déposer le Roi.

Après avoir reçu le soutien spontané de toute la population des alentours venue défendre son souverain menacé, et fait prisonnier dans un accès de colère les conspirateurs, Louis comprenant qu'il est trop tard pour enrayer le cours de l'histoire, vaincu par la lassitude, donnera l'ordre de les remettre en liberté.

Ceux-ci reviendront à la charge et grâce à la trahison d'un valet parviendront à capturer le Roi. Au Docteur Von Gudden qui lui donnera lecture de la sentence, Louis répondra avec une totale lucidité : « Mais Docteur comment pouvez-vous dire que ma raison est atteinte puisque vous ne m'avez pas même examiné ?

« Sire, un examen n'était pas nécessaire, les documents dont nous disposons sont accablants. »

Nous sommes le 10 juin 1886. Il est quatre heures du matin. Après avoir failli échoué, le complot vient de réussir. Louis descend le grand escalier de Neuschwanstein et monte dans la grosse berline noire amenée spécialement à son intention. Le rêve s'achève. Il en entre de plain-pied dans la réalité. Dans huit heures il retrouvera son cher château de Berg dans lequel il a passé une grande partie de son enfance, transformé en hôpital psychiatrique...

Tout sera allé très vite. Il aura suffi de quelques heures à la commission pour rendre sa sentence. Il aura fallu un peu moins de 3 jours pour la ramener à exécution...

Pourtant rien dans le comportement du Roi ne justifiait qu'on en arrivât à une telle extrémité. Que le Roi ait été mentalement atteint,

c'est sûr, mais certainement pas au point d'être enfermé. Le seul fait qu'il ait compris le sort qui lui était réservé démontre qu'il n'était pas le dangereux paranoïaque qu'on l'accusait d'être. Comme l'a fort justement noté le Docteur Robin : ce sont ses excentricités qui poussèrent le gouvernement à précipiter son internement mais rien dans son comportement ne laissait supposer que l'affection irait dans le sens d'une désagrégation mentale.

Bien au contraire, il est frappant de constater que Louis, en dehors des phases de délire proprement dites, restera lucide jusqu'au bout puisque quelques heures avant son arrestation, il dira à l'un de ses gardes : « J'aurais accepté qu'on m'interdise de régner. Je n'accepte pas qu'on me déclare fou. »

Pourquoi dès lors ne pas lui avoir tout simplement demandé d'abdiquer, le laissant finir tranquillement ses jours dans ses châteaux qui représentaient pour lui sa seule raison de vivre ?

A l'heure du bilan, peut-on dire encore que le règne de Louis II ait été celui d'un souverain fantoche ? Certainement pas. Force est de constater en effet que son apport aura été considérable. Apport politique d'abord puisque c'est à lui que la Bavière doit d'avoir conservé l'indépendance qui est la sienne aujourd'hui et qui en fait un Etat des plus enviés d'Allemagne, véritable Etat dans l'Etat.

Apport touristique ensuite puisque paradoxalement après avoir été la ruine de la Bavière, ses châteaux deviendront sa principale ressource.

Apport artistique enfin puisque c'est à Louis II que l'on doit la révélation de Wagner, la réussite de Bayreuth et le triomphe de la musique de l'Avenir...

C'est le 12 juin à midi que Louis arrivera au château de Berg. Le choc sera terrible. Retrouvant sa chambre d'enfant avec des barreaux aux fenêtres, Louis au bord du désespoir aura même la force de se montrer ironique : « Ce n'est pas ma chambre mais puisque vous l'avez si bien arrangée pour ma commodité, je l'habiterai aussi bien ».

Puis observant pendant son déjeuner que l'on a remplacé les couteaux à viande par des couteaux à fruits, avec la même ironie il dira : « C'est certainement mon nouveau régime. On tient à me faire commencer par les fruits. »

Désormais sa décision est prise il faut en finir au plus tôt, dans le pur style romantique avec cette sinistre mascarade.

Après avoir gagné la confiance du Docteur Von Gudden, Louis va demander à ce dernier de faire une promenade seul avec lui au bord du lac.

Après avoir marché quelque temps en direction de l'eau, les deux hommes disparaîtront derrière les arbres.

Désireux de fuir une dernière fois et prêt à résister à toute personne qui l'en empêcherait, fût le Docteur Von Gudden lui-même, Parsifal a enfin pu rejoindre le gardien éternel, en s'enfonçant peu à peu, sous le seul regard de la lune dans les eaux rédemptrices du lac de Starnberg...